

Juan Gómez Bárcena

LE CIEL DE LIMA

traduit de l'espagnol
par Thomas Evellin

BAROMÈTRE

_Du même auteur :

Los que duermen

Salto de Pagina, Madrid, 2012 ; Sexto Piso, Madrid, 2019

Kanada, Sexto Piso, Madrid, 2017

Ni siquiera los muertos, Sexto Piso, Madrid, 2020

_Ont collaboré à ce titre :

Clément Laurentin pour le graphisme de la couverture

Caroline Kuhar pour les corrections

Titre original : El Cielo de Lima

© Juan Gómez Bárcena, 2014

© Editorial Salto de Página, s. L. 2014

© éditions Baromètre, 2020, pour la traduction française

Cette édition est publiée en conformité avec l'accord donné par Juan Gómez Bárcena à ses agents dûment nommés The Ella Sher Agency, Barcelone, Espagne et Books And More Agency #BAM, Paris, France. Tous droits réservés.

isbn 978-2-9573915-0-9

Baromètre éditions
Association loi 1901
editionsbarometre.fr

Aux amis qui m'ont accompagné dans ce voyage. Sans eux, Le Ciel de Lima ressemblerait un peu moins au livre que je voulais écrire.

À mes sœurs Diana et Marta qui savent tout de moi, mais encore rien de ces pages.

I. Une comédie

Au début, ce n'est qu'une lettre sans cesse réécrite : « Très cher ami, vénérable poète, très honoré monsieur... » Un début différent à chaque fois et une feuille qui finit chiffonnée sous le bureau : « Gloire des lettres espagnoles, cher Juan Ramón Jiménez, vénéré Maître, camarade... » Le lendemain, la servante mulâtre balayera les boules de papier éparpillées sur le sol, certaine, une fois encore, de ramasser les brouillons des poèmes du señorito Carlos Rodríguez. Mais ce soir, le señorito n'écrit pas de poèmes. Il fume cigarette sur cigarette en compagnie de son ami José Gálvez. Ensemble, ils réfléchissent à la meilleure manière de s'adresser au Maître. Auparavant, ils ont bien tenté de se procurer son dernier recueil dans toutes les librairies de Lima, mais n'ont trouvé qu'une édition défraîchie d'Almas de violeta, qu'ils ont lue et relue et dont ils sont capables de citer les vers de mémoire. Les voici donc en train de griffonner tous ces mots qui, à peine écrits, sonnent déjà tellement faux : « Noble ami, éminente plume, notre plus audacieux rénovateur des lettres, auriez-vous, dans votre infinie bonté, un geste envers nous, vos amis d'outre-Atlantique, vos plus fervents lecteurs du Pérou ? Car vous devez savoir, don Juan Ramón, que nous suivons ici vos vers avec une admiration dont vous n'avez peut-être

pas vent. Serait-ce malvenu de notre part de vous prier de nous faire parvenir un exemplaire de votre dernier recueil, de vos Arias tristes impossibles à trouver à Lima ? Serait-ce trop abuser que d'espérer cette délicate attention de votre part sans vous envoyer les trois pesetas qu'il en coûte ? »

Lorsque la fatigue se fait sentir, ils prennent un pisco et ouvrent les fenêtres pour se pencher sur les rues désertes. C'est une nuit sans lune de l'an 1904. Ce sont des enfants d'à peine vingt ans, assez jeunes pour survivre à deux guerres mondiales et célébrer la victoire du Pérou en Copa América presque trente-cinq ans plus tard. Mais, bien entendu, ils n'en savent encore rien. Ils déchirent juste feuille sur feuille, à la recherche de mots impossibles. Et en jetant la dernière lettre à terre, ils comprennent enfin que, même en lui donnant du « Maître révérend des lettres » ou de la « gloire d'Europe et des Amériques », ils n'obtiendront jamais leur exemplaire signé d'Arias tristes, pas la moindre ligne en réponse à leur courrier, s'ils lui avouent n'être que deux señoritos jouant les pauvres hères dans une mansarde de Lima. Après tout, n'est-ce pas le propre des poètes d'enjoliver la réalité ? Et eux le sont, ou du moins, ils rêvent de le devenir. Voici ce qu'ils s'appêtent à faire au cours de cette énième nuit blanche : écrire le plus difficile des poèmes, un qui ne soit pas en vers, mais parvienne à émouvoir le cœur d'un véritable artiste.

Et ce qui ressemble au départ à une plaisanterie finit par ne plus en être une quand l'un des deux lance à l'autre : « Si seulement on pouvait se faire passer pour une belle femme, tu verrais alors comment don Juan Ramón nous répondrait de

toute son âme, de cette âme de violette. » Soudain, il s'interrompt. Les deux amis se regardent un instant et, presque sans le vouloir, le tour est déjà joué. Ils éclatent de rire, se félicitent de la trouvaille, partagent quelques applaudissements et verres de pisco et, le lendemain matin, se retrouvent dans la mansarde munis d'un papier à lettres parfumé que Carlos a volé dans le bureau de sa sœur. C'est d'ailleurs Carlos qui écrit. Combien de fois se sont-ils moqués de son écriture de fille au lycée, de ses lettres rondes et douces comme une caresse ? L'heure d'en tirer parti a enfin sonné. « Quand vous voudrez, monsieur Gálvez », dit-il en se retenant de rire, et ensemble, ils commencent à prononcer ces mots longuement mûris que Carlos finit par coucher sur du papier vergé en soignant sa graphie ; ce poème sans vers qui n'apparaîtra dans aucun recueil, mais qui est sur le point d'accomplir ce que seule la meilleure poésie est capable d'accomplir : nommer ce qui n'a jusqu'à présent jamais existé et lui donner vie.

Georgina n'est rien de plus que cela au début : un nom dans une lettre cachetée qui voyagera de main en main pendant plus d'un mois, d'abord dans le décolleté de la servante analphabète, puis dans la poche du jeune homme qui ne touche pour ce faire qu'un demi-sol, non sans avoir au passage pincé l'énorme cul africain de la soubrette. Elle passera ensuite entre les mains de deux employés des postes, d'un officier des douanes maritimes et d'un marin de ligne régulière. Dans le vapeur qui couvre le trajet Lima-Montevideo, elle voyagera dans un sac postal dans lequel abondent le plus souvent les mauvaises nouvelles, fera un détour inutile de Montevideo à Asunción dû à une négli-

gence d'un facteur qui n'a plus la vue nécessaire pour lire les écritures fines et plus que trente jours à attendre pour prendre sa retraite. D'Asunción elle sera réexpédiée à Montevideo par le train qui traverse la jungle pour alors embarquer sur un navire où elle survivra miraculeusement à l'appétit d'un rat qui aura auparavant rendu illisibles tout un tas d'autres lettres.

Georgina n'aura alors pas commencé d'exister. Elle ne sera encore qu'un billet rendant son dernier souffle parfumé dans l'obscurité d'un sac postal. Il lui restera encore trois semaines de voyage transatlantique aux côtés de deux clandestins qui, de temps en temps, échangeront quelques phrases, en chuchotant, dans un portugais des faubourgs; ensuite, le débarquement à La Corogne, le train, le bureau de poste, de nouveau le train, l'employé des postes qui ne lit pas de poésie et à qui le nom du destinataire ne dira rien et Madrid, Madrid enfin. Au terme de cette longue traversée, au moment où le billet parvient au domicile du poète, Georgina commence alors à respirer et à vivre. Elle devient une femme de chair et d'os, une jeune fille fragile qui palpite au fil de l'encre et attend à présent une réponse du Maître dans sa villa de Miraflores; un être aussi réel que la lettre sans parfum que Juan Ramón Jiménez ouvre ce matin même dans son bureau, d'une main assurée, puis tremblante.

Deux employés des postes, un officier des douanes qui déchire légèrement l'emballage du colis pour vérifier qu'il ne contient pas de marchandises de contrebande; un autre sac dans lequel les mauvaises nouvelles – décès, fausses couches, confinements imprévus dans quelque station thermale et autres maisons de repos, une lune de miel qui finit en eau de boudin, sans les bijoux de la mariée engagés et perdus au casino d'Estoril – redeviennent plus fréquentes que les bonnes – un voyageur arrivé à bon port, sain et sauf, un Indiano qui accepte de reconnaître son fils métis; par voie maritime en direction de Montevideo dans une soute sans clandestins ni rats; du bateau au bureau de poste et, une fois encore, de là au quai où elle embarque pour Lima, cette fois par la bonne route puisque le postier myope jouit enfin d'une retraite sans gloire dans le quartier de Pocitos; du port de Lima au service postal et, huit mains plus tard, dans la sacoche du même porteur qui retouche un demi-sol et, au passage, le cul de la bonne. Cette fois-ci, en revanche, le colis ne tient pas dans son soutien-gorge. Elle se contente de le déposer sur le bureau du señorito José sans prendre le temps

de jeter un œil à ces gribouillages qu'elle serait, au reste, bien en peine de comprendre.

... J'ai reçu ce matin votre lettre, si belle à mon sens, et m'empresse de vous envoyer mon recueil *Arias tristes*, regrettant simplement que mes vers ne soient à la hauteur de vos attentes, Georgina...

Le soir même, ils font la tournée des bars pour fêter la nouvelle : rien de moins qu'un recueil signé et une lettre écrite de la main du Maître. Ils ont convié leurs amis, des poètes aussi pauvres qu'eux qui débarquent en calèche. À peine arrivés, ils les aident à se défaire de leur pardessus et les invitent à boire jusqu'à plus soif. Ce soir, c'est Georgina Hübner qui invite. Ensuite viennent les explications, les toasts et la lettre lue à haute voix. Certains y croient, d'autres non : « Arrête tes blagues, Carlitos. Tu ne me feras pas croire que l'auteur de *Ninfeas* et d'*Almas de violeta* a pu écrire ce genre de minauderies. » Mais ils découvrent la signature du poète et ce recueil qu'on ne trouve que dans les librairies de Sol et des Ramblas et s'ensuivent des tapes dans le dos et des rires à gorge déployée.

... Votre lettre date du 8 mars. Elle ne m'est arrivée qu'aujourd'hui, le 6 mai. Ne m'en voulez pas pour le retard. Ne manquez pas de m'envoyer votre adresse – si vous veniez à changer de domicile –, et je vous enverrai les recueils que je publierai, toujours, bien entendu, avec le plus grand plaisir...

Certains sont d'avis qu'il faut répondre à cette lettre, d'autres que non... que Georgina doit répondre à la gentillesse du Maître en lui envoyant une photographie ou pour le moins quelques cartes postales de Lima... que les grands poètes ne méritent

pas d'être trompés de la sorte et qu'il faut avouer la vérité au plus vite... que l'on n'obtiendra rien en disant la vérité... qu'ils doivent couper court à cette blague avant que les choses ne finissent mal... qu'on s'en fiche, au contraire. Finalement, c'est José qui tranche en frappant bien fort du poing sur la table : « Eh bien, moi, je dis qu'il faut répondre, bordel! » Et ils répondront, mais le lendemain, de retour à la mansarde, dans la torpeur de la gueule de bois, munis du papier parfumé à la rose qu'ils auront acheté pour l'occasion.

Ce soir, ils préfèrent s'amuser, improviser quelques réponses au poète, au début plus ou moins sensées et de mal en pis sous les effets de l'alcool et l'euphorie. Ils sortent de Lima au lever du jour, une bouteille de chicha à la main, en récitant en chœur les Arias tristes, pour le coup moins tristes qu'ils ne paraissent. Puis – pardonnons-les ; à ce stade, ils sont bien plus saouls que poètes – ils commencent à se donner des « mesdames », « mesdemoiselles », à s'appeler mutuellement « Georgina! » en brillant et en partant dans les aigus. Ils retroussent les jupes qu'ils ne portent pas, feignant des vertiges et des évanouissements, et finissent par pisser accroupis, tous ensemble, morts de rire, sur la roseraie du jardin des Descalzos.

... Merci pour votre finesse. Votre serviteur qui vous baise les pieds.

Juan Ramón Jiménez

Supposons qu'il faille décrire José et Carlos en une seule ligne, que nous soyons autorisé à le faire en n'utilisant, disons, qu'une dizaine de mots – leur existence résumée sous la forme d'un simple télégramme. Nous utiliserions probablement, dans ce cas, ces mots-là :

Ils sont riches.

Ils se croient poètes.

Ils rêvent d'être Juan Ramón Jiménez.

Mais heureusement, personne ne nous force à être si bref.

Ils sont riches.

Tous deux le sont, bien que cela tienne plus de l'évidence que de la coïncidence. En 1904, les liens d'amitié entre membres de différentes classes sociales n'existent que dans les contes de fées ; un genre réservé aux esprits particulièrement ingénus, tel un enfant à qui l'on donnerait un baiser de bonne nuit après lui avoir lu *Le Prince et le Pauvre*.

Évidemment, certaines situations peuvent parfois déroger à la règle. Tout un chacun a plus ou moins entendu parler de propriétaires terriens se plaisant à accorder de larges faveurs à leurs paysans, jouissant sans doute en contrepartie du plaisir de les voir attendre de longues minutes dans le cabinet réservé aux invités, la casquette serrée contre la poitrine et, dans les yeux, la peur de souiller les tapis de boue ; sans oublier les veuves riches et bienveillantes qui recommandent avec douceur leurs demoiselles de chambre, s'occupant même peut-être de leur chercher quelque mari honnête et sensible parmi les laquais des amies avec lesquelles elles jouent aux cartes, et ces messieurs qui se déguisent en ouvriers pour aller se saouler

dans des tavernes pittoresques, bras dessus dessous avec des hommes dont ils oublieront bientôt le nom.

Dans aucun de ces cas, nous ne pouvons déceler la moindre trace d'amitié, rien de plus qu'une fausse camaraderie dont le paysan – ou la gouvernante, ou le majordome – fait les frais : il répond aux questions – qui le plus souvent ne sont que des ordres élégamment adoucis – par de prudents « oui » ou « non » et se sent gêné par ces attentions offertes par le patron comme une aumône. Ces messieurs, en revanche, trouvent satisfaction dans ces édifiantes et courtes conversations engagées, et abrégées d'un tintement de clochette. Quand bon leur semble, le domestique s'en va – « Vous pouvez disposer, Alfredo. » –, et eux, restent vautrés dans leur fauteuil, la conscience tranquille d'avoir été généreux et humains, avec sur la table un verre de cognac encore plein que le serviteur pudique n'a pas osé toucher.

Nous sommes donc contraints de reconnaître que tous deux sont riches. Cependant, ils ne le sont pas pour des raisons identiques. La fortune des Gálvez, par exemple, remonte à une époque lointaine, indissociable d'une illustre lignée de sommités nationales. Et s'il est vrai qu'une bonne partie de la fortune que se forgèrent d'aussi éminents ancêtres a été dilapidée, leurs descendants conservent en 1904 des rentes suffisantes pour voir venir ; sans parler de leur réputation irréprochable qui, pour couronner le tout, s'avère être tout aussi précieuse que l'or perdu. Car tout bon Liménien sait que le grand-père José Gálvez Egúsquiza est mort en défendant Callao contre la flotte espagnole en 1886 et que son oncle, José Gálvez Moreno,

fut un héros de la guerre du Pacifique. Alors, avec une telle carte de visite, qui oserait refuser au jeune José, une fois adulte, un poste à responsabilités, peut-être une mission diplomatique à l'étranger, voire un poste au ministère de la Culture à Lima ?

La fortune de la famille Rodríguez, en revanche, est ridiculement récente. Son père commença à s'enrichir il y a une trentaine d'années lorsque, en pleine fièvre du caoutchouc, il tenta sa chance en saignant la jungle et ses Indiens. Avant cela, il n'était personne : un simple vendeur de bougies et de savons qui allait de porte en porte, rêvant sans doute alors de devenir l'un de ces nombreux messieurs qui jamais ne daignaient le recevoir. Ensuite vinrent l'or blanc et, avec lui, la plantation et ses quatre mille ouvriers, et les résidences d'hiver et d'été, et les calèches, et ses propres employés de maison, pareils aux misérables domestiques qui l'avaient retenu tant de fois sur le seuil de la porte, et même un jardin botanique de fleurs rares aux allées de gravier le long desquelles il promène ses nombreuses préoccupations entouré d'animaux insolites. Il a tout sauf ce passé glorieux que rien ne peut acheter – pas même l'or blanc –, lui dont l'arbre généalogique possède tant de branches indigènes qu'il aimerait voir taillées. C'est ce lignage sans gloire qui détonne intolérablement dans certains salons, dans certaines réceptions solennelles, ce qui explique pourquoi les hommes inclinent un peu moins la tête en les croisant et que les femmes présentent le dos de leur main, en fronçant légèrement le nez, comme indisposées par une odeur gênante, comme si, chez les Rodríguez, persistait un léger relent d'eau croupie du fin fond de la forêt amazonienne, de sang de Jivaro

mort, de caoutchouc vulcanisé, de paraffine ; la paraffine qu'il vendait il y a trente ans, de porte en porte, trois misérables sous l'once.

Voilà ce qui ressemble de près ou de loin à une amitié entre deux membres de classes sociales différentes, un riche de haute lignée et quelqu'un d'encore plus riche dont les ancêtres étaient pauvres. D'ailleurs, peut-être est-ce exagéré de consacrer autant de mots à la question, alors que les protagonistes ne prennent pas la chose trop au sérieux. N'oublions pas qu'ils se croient poètes et que cette conviction leur donne l'impression de planer à quelques centimètres au-dessus du sol, de se détacher de tout ce qui pourrait rappeler la réalité et ses conventions prosaïques. Donc, qu'importe que la famille de Carlos ne compte pas d'illustres morts et que celle de José n'en compte que trop, la poésie, l'art, leur amitié, surtout leur amitié, sont au-dessus de tout cela. C'est du moins ce qu'ils répondraient si quelqu'un prenait la peine de leur poser la question. « Quelle importance, quand on est poète », diraient-ils, comme si cette réponse suffisait à elle seule.

Pourtant, qu'ils le reconnaissent ou non, il va sans dire que les échos du patronyme et de la descendance importent aussi pour eux, même inconsciemment. Une fois encore, comment pourrait-il en être autrement en 1904 ? Peut-être est-ce d'ailleurs pour cela que l'avis de José, le neveu du célèbre José Gálvez Moreno, semble toujours un peu plus avisé que celui de ses amis, ses poèmes mieux troussés, ses blagues sur les Péruviens, les Chiliens et les Espagnols plus drôles, ses petites amies plus belles... On irait jusqu'à croire qu'il est un peu plus

grand que son compère si le hasard d'une mesure impartiale réalisée à l'aide d'un mètre ruban n'avait pas révélé que Carlos le dépassait de presque deux centimètres. C'est José qui a créé Georgina – Carlos, souriant, émerveillé, complètement saoul, se contentait d'acquiescer –, et ce sera lui qui décidera de sa mort si un jour, Dieu nous en garde, quelque chose devait lui arriver. Alors que pourrait bien faire Carlos sinon acquiescer, et ce, quoi qu'il en pense? Se siffler un autre verre de pisco et trinquer à l'excellente idée de son ami. Qu'importe l'avis d'un fils d'exploitant agricole quand il a contre lui tous les héros nationaux morts pour la patrie.

La rédaction des lettres suivantes demandera plus d'efforts. Désormais, il s'agit d'obtenir bien plus qu'un simple recueil de poèmes : si Juan Ramón ne mord pas à l'hameçon, finie la comédie. Et pour un motif quelconque, cette comédie semble soudain être prise de plus en plus au sérieux par ses auteurs. C'est pourquoi Carlos affiche un air grave chaque fois qu'il prend la plume.

Cependant, il n'y a en réalité aucune raison de penser que cette correspondance puisse s'interrompre de sitôt. Juan Ramón répond toujours par retour de courrier ; parfois jusqu'à deux ou trois lettres par semaine, des lettres qui, un peu plus tard, voyageront groupées, profitant du même transatlantique de retour à Lima. Lui aussi, semble-t-il, aimerait que la plaisanterie dure encore quelques chapitres, même au prix de courtes lettres un tantinet cérémonieuses, des billets parfois franchement ennuyeux, mais, après tout, aussi « juanramoniens » que les Arias tristes ou ses Almas de violeta ; bref, plus qu'il n'en faut pour que José et Carlos s'en souviennent au mot près et les vénèrent religieusement durant des après-midi entiers. Il y a

parfois quelques taches d'encre ou des fautes d'orthographe, mais peu importe. Ils les lui pardonnent, avec indulgence, avec plaisir. Juan Ramón, si parfait dans ses vers, tellement « intelligent » – avec un « j » –, lui aussi, fait des pâtés en écrivant, lui aussi, se trompe, confond des « g » avec des « j », des « x » avec des « s » ainsi que les « h » avec leur propre son, c'est-à-dire avec rien.

Mais de quoi parlent-ils dans ces premières lettres ?

Personne ne s'en soucie vraiment, à commencer par les auteurs. Ils prennent du temps pour les rédiger, préparer les enveloppes, les envoyer, du temps pour échanger quelques remèdes contre la grippe ou parler du froid et de la chaleur de Madrid, ou des nocturnes de Chopin, ou du manque de confort des voyages en voiture ; du temps perdu sur lequel il ne vaut pas la peine de s'attarder. Non, le plus important, ce sont les en-têtes et les formules de fin de courrier. Cette façon qu'ils ont eu de passer discrètement de « monsieur Juan R. Jiménez » et de « mademoiselle Georgina Hübner » à « cher ami » et « chère amie » en l'espace d'à peine quatorze lettres. Et, bien entendu, toutes ces formules de politesse : « votre dévouée servante », « cordialement », « avec mes sentiments les meilleurs », « affectueusement », « tendrement ». Cette évolution, au cours de sept cent quarante-deux lignes de correspondance, équivalant approximativement à une heure et cinquante minutes de conversation dans un café, peut sembler trop rapide. Mais, si nous tenons compte du fait que la traversée Lima-La Corogne n'est assurée que par deux navires par mois et que, en règle générale, chacun d'entre eux ne trans-

porte pas plus de deux ou trois de leurs lettres, alors force est de constater qu'il s'agit d'une relation plutôt lente, tout à fait en accord avec l'époque. Cela rappelle un peu ces amants qui doivent attendre des mois avant de pouvoir se parler à travers la grille et au moins une année entière avant de s'embrasser chastement sur la bouche pour la première fois.

Évidemment, aucun des deux n'a encore employé le mot « amour ».

Chaque fois qu'il reconnaît le cachet de l'affranchissement transatlantique dans son courrier, José court rejoindre Carlos. Ils se sont promis de toujours ouvrir les lettres ensemble. Après tout, c'était leur idée à tous les deux. S'il cède parfois à la tentation de grattouiller le revers de l'enveloppe, Gálvez tient cependant ses engagements. Sur les bancs de l'université ou à la salle de billard du Club de l'union, ils lisent à haute voix les lettres du Maître, auxquelles ils devront répondre de la façon la plus appropriée une fois dans leur mansarde. Souvent, ils y restent jusqu'à la nuit tombée. Pendant qu'ils peaufinent le brouillon définitif de leur lettre, les moustiques tournent en orbite autour de la lampe à pétrole, formant des cercles de plus en plus resserrés, avant de finir brûlés par la flamme.

L'un comme l'autre ne cessent de penser à Juan Ramón. Carlos, cependant, est le seul à prêter attention à Georgina. Pour José, elle n'est rien d'autre qu'un prétexte, un outil qui lui permettra de remplir de reliques le tiroir de son bureau – un portrait dédicacé ou un poème inédit du Maître. Voici la question qu'il se pose au moment de rédiger une nouvelle lettre :

comment obtenir de nouveaux livres, plus d'autographes, plus de Juan Ramón? Carlos, lui, s'efforce de doter Georgina d'une personnalité, lui invente une vie, un passé. Disons qu'il commence à présumer que leur personnage finira par devenir l'héroïne de sa propre histoire. À chaque nouvelle lettre, il choisit donc prudemment les mots qu'elle emploie avec le même soin qu'il met à parfaire sa graphie. Il est attentif aux choix des adverbes, des points de suspension, des points d'exclamation. « Je m'en charge, dit-il à José. Toi, tu es fils unique. Tu ne comprends pas le langage des femmes, alors que, moi, avec trois sœurs à la maison, j'ai fini par apprendre à les écouter. Les femmes, ça soupire tout le temps, et, chaque fois qu'elles soupirent, elles utilisent des points de suspension. Elles exagèrent beaucoup, et quand elles exagèrent, elles utilisent des points d'exclamation. Si elles utilisent des adverbes pour parler de leurs sentiments, c'est parce qu'elles ressentent les choses, qu'elles les vivent. » Tout cela n'est pas sans amuser José qui le laisse corriger et maquiller ses phrases trop viriles. Il le met parfois en boîte – bien sûr –, s'amuse à l'appeler « Carlota », lui dit qu'il la trouve très belle ce soir. « Va te faire foutre », marmonne Carlota – enfin Carlos – sans lever les yeux de la feuille de papier.

Il ne rentre pas chez lui, bien entendu. Aucun des deux ne rentre. Ils doivent d'abord se concerter sur les réponses à donner aux nombreuses interrogations qu'ils soulèvent. Georgina pourrait peut-être être orpheline? A-t-elle du sang indigène ou la peau marmoréenne des créoles? Quel âge a-t-elle exactement et qu'attend-elle de Juan Ramón? Ils n'en savent rien,

pas plus qu'ils ne savent ce qu'ils font encore là ou pourquoi Juan Ramón devrait impérativement répondre à cette nouvelle lettre. Pourquoi n'oublient-ils pas tout cela et ne retournent-ils pas à leurs obligations, à savoir, repasser les examens de droit qu'ils n'ont pas eus et chercher une vraie femme qu'ils pourraient inviter au bal du printemps ?

Non, alors qu'il fait nuit noire depuis longtemps, quelque chose les pousse à continuer. Ils ne semblent pas savoir quoi exactement ou, s'ils le savent, ne le disent pas.

Ils se croient poètes.

Ils se sont connus sur les bancs de l'université de San Marcos, à l'âge crucial où les étudiants commencent à avoir leurs propres idées et, avec elles, leurs premiers poils de moustache. Pour eux deux, l'un des premiers tournants – bien avant la moustache qui n'est venue qu'après – a été la poésie. Jusqu'alors, toutes les décisions liées à leur vie avaient été prises par leurs familles, de l'entrée à la faculté de droit jusqu'aux laborieuses leçons de piano. Tous deux portaient des costumes achetés sur catalogue en Europe, entonnaient les mêmes formules de politesse et avaient appris à donner leur avis dans les réunions en usant de termes identiques concernant la guerre du Chili, l'indécence de certaines danses modernes et les séquelles désastreuses du colonialisme espagnol. Carlos deviendrait avocat pour s'occuper des affaires de son père. Quant à José, disons qu'il suffisait qu'il finisse ses études, quelles qu'elles soient, pour que les contacts de sa famille fassent le reste. Leur amour de la poésie, en revanche, ne leur avait été imposé par personne et n'avait aucune utilité concrète. C'était le premier élan qui

leur appartenait réellement. Rien d'autre que des mots, mais des mots qui leur parlaient d'un ailleurs, d'un monde au-delà de leur confortable prison faite de paravents, d'ombrelles, de cigares cubains dans le salon réservé aux invités et de dîners servis à 20 h 30.

Ils se croient donc poètes, et pourtant ne le sont pas, du moins pas encore. Disons qu'ils ont appris à se comporter comme tels, et cela vaut presque autant que de l'être réellement. Ils vont au salon littéraire de Mme Linard le mardi et à celui du Club de l'union le jeudi. Le soir, ils ressortent du fond de leurs armoires des lavallières, des chapeaux et des queues-de-pie centenaires pour se déguiser en Baudelaire. Ils sont de plus en plus minces, outrageusement minces aux dires de leurs mères. Dans une taverne du Jirón de la Unión, ils rédigent avec trois autres étudiants un manifeste solennel dans lequel ils jurent, sous peine de médiocrité, de ne plus jamais retourner en cours de droit de leur vie. De temps à autre, ils s'essaient à l'écriture, troussant de très mauvais poèmes : des vers qui ressemblent à une piètre traduction de Rilke ou, plus grave encore, à une traduction encore plus désastreuse de Bécquer. Peu importe. Bien écrire est un détail, quelque chose qui viendra sans doute plus tard, à force de porter l'habit à la Baudelaire, de boire l'absinthe de Rimbaud ou, comme Mallarmé, de se tailler la moustache en guidon. Et à mesure qu'ils écrivent, les convictions qu'ils ont héritées de leurs pères finissent peu à peu en poussière. Ils commencent à penser que le Chili n'a peut-être pas eu le mauvais rôle dans cette fameuse guerre, que ce qui est indécent, en plein xx^e siècle, pourrait

bien être de continuer à danser comme leurs grands-parents et que le colonialisme espagnol... Bon d'accord, dans le cas du colonialisme espagnol, ils doivent reconnaître, à leur grand dam, qu'ils continuent de penser comme leurs pères.

Depuis quand se prennent-ils pour des poètes ? Eux-mêmes ne le savent pas vraiment. Peut-être l'ont-ils toujours été sans le savoir, et cette possibilité leur offre le plaisir de porter un autre regard sur les anecdotes triviales de leur enfance. Carlos n'aurait-il pas prononcé son premier poème en demandant à son institutrice, lors d'une excursion matinale à la campagne, si les montagnes elles aussi avaient un papa et une maman ? Et le regard de José quand il s'asseyait pour contempler le crépuscule, à Tarma, alors qu'il savait à peine parler, n'était-ce pas déjà le regard d'un poète ? Dans ces moments de révélation, ils doivent se rendre à l'évidence, ils ont toujours été poètes et, des heures durant, ils s'amuse à rechercher dans leur biographie les traces de génie que l'on retrouve chez tous les grands créateurs. Ils se tapent dans le dos à chaque nouvelle anecdote, avouent leur admiration mutuelle pour les poèmes de l'autre après de longues nuits à tourner au pisco. Ils sont soudain le futur vivant de la poésie péruvienne, le flambeau qui éclairera le chemin des nouvelles traditions littéraires, et ce, tout particulièrement le petit-fils du célèbre José Gálvez Egúsqiza dont la lumière semble toujours briller un peu plus intensément...